L'école de la rue

Autor(en): **Glauser, Benno**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio : un magazine pour l'aide à la vie**

Band (Jahr): **97 (1988)**

Heft 8-9

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682042

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Aide aux enfants de la rue d'Asunciòn (Paraguay)

L'école de la rue

Selon les estimations des organisations internationales, il y aurait actuellement sur notre planète 40 millions d'«enfants de la rue». Beaucoup d'entre eux vivent dans les grandes villes latino-américaines, comme à Asunciòn par exemple, la capitale du Paraguay, où la Croix-Rouge suisse soutient l'institution de «Callescuela». Cette dernière aide les enfants de la rue à améliorer leur situation quotidienne.

Benno Glauser[1]

Anibal a 14 ans. Chaque jour, même le dimanche, il travaille au marché en gros d'Asunciòn. Il porte les lourds cabas des ménagères, entre-temps, il est aussi gardien dans un parking. Son gain, qu'il rapporte chaque soir à la maison, est constitué de pourboires obtenus par ces petits travaux. Anibal vient d'un quartier miséreux appelé «Villa Hule». Hule signifie plaque de plastique; la plupart des habitations sont faites de plastique. Dans l'unique pièce qui sert de logis à Anibal et à sa famille, vivent cinq à six personnes: sa mère qui est presque entièrement paralysée et ses quatre frères et sœurs âgés de 8 à 17 ans. Son père est mort et son beau-père a abandonné sa famille il y a quelques années. En ce moment, Anibal est le seul membre de la famille qui gagne un peu d'argent. Depuis des années déjà, il porte sur ses jeunes épaules le poids et la responsabilité de faire vivre les siens. Il a suivi l'école obligatoire jusqu'en quatrième année; depuis, il doit travailler toute la journée.

Une nécessité économique

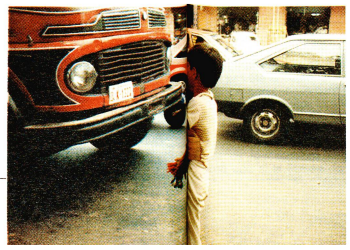
A Asuncion et dans les communes environnantes, où vivent 850 000 habitants, 15 000 à 20 000 enfants travaillent dans la rue comme Anibal. Pour 100 garçons on compte 12 jeunes filles. Ils ont entre 8 et 16 ans, mais parmi eux, certains âgés entre 4 et 8 ans se trouvent déjà livrés à eux-mêmes.

La plupart des enfants de la rue travaillent entre 4 et 8 heures par jour et cela dans des conditions totalement malsaines et en partie dangereuses. Vendeurs de journaux, cireurs de chaussures, petits vendeurs, porteurs de cabas et garçons-livreurs, ils parcourent les marchés, nettoient les pare-brises des voitures arrêtées aux feux-rouges, gardent les voitures stationnées, cherchent dans les poubelles ce qui peut être encore consommé ou vendu; parfois, ils mendient tout simplement. Ils gagnent environ un dollar par jour. 4/5 des enfants ramènent l'argent à la maison. 1/5 des familles, dont les enfants travaillent dans la rue, pourraient à peine survivre sans le revenu de leurs enfants. Pour un tiers de ces familles, le gain des enfants constitue la seule source de revenu.

Rupture précoce avec le milieu familial

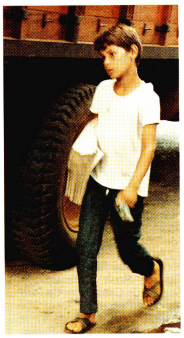
Plusieurs millions d'enfants de la rue ne travaillent pas seulement dans les rues, ils y vivent aussi. A Asunciòn, ils sont quelque 400, dont de nombreux enfants âgés de 7 à 8 ans, à vivre dans ces conditions. La plupart ont perdu tout contact avec leur famille, ce que Celestino fera probablement bientôt. Agé de 11 ans, Celestino est plutôt petit pour son âge. Avec ses frères et sœurs, il vit auprès de sa mère et de son beau-père dans un quartier pauvre éloigné du centre ville. Comme vendeur de journaux, il est contraint de mener une vie très réglée: le matin, il travaille; l'après-midi, il va à l'école et le soir, il fait des travaux ménagers. Chaque matin, il se lève à cinq heures et une heure plus tard, il reçoit ses 30 journaux à vendre. Son «territoire» se trouve à proximité de la gare d'Asunciòn. Son employeur ne lui fait confiance que parce qu'il est très ponctuel et qu'il laisse en gage chaque jour sa carte d'identité. Récemment, à la suite d'une bagarre entre enfants de la rue, la police a retenu Celestino pendant 24 heures. Après cet incident, il n'osa pas, durant plusieurs jours, rentrer à la maison. Son absence et la perte de gain lui valurent reproches et coups de la part de sa mère, qui était complètement dépassée par cette situation. Celestino va sans doute d'ici peu quitter sa famille et commencer de vivre dans la rue.

[1] Coordinateur de projets de la CRS.



Entièrement livré à eux-mêmes à 10 ans

Mauro, connu par son surnom de «negro-i», petit noir, parmi les bandes d'enfants, a franchi le Rubicon depuis longtemps. Il devait à cette époque être âgé de 10 ans. On ne connaît pas sa famille. Ces derniers mois, il a été arrêté une trentaine de fois par la police et gardé à vue pendant des heures ou des jours, parce qu'il avait commis des petits larcins, qu'il trainait en guenilles ou qu'il s'était bagarré avec ses collègues et fait du tapage. Il fut même deux fois conduit du poste de police à une maison de redressement. Quand on lui parle de ces rixes avec d'autres enfants de la rue et de son comportement égoïste envers ses compagnons d'infortune, il hausse les épaules et invoque «el destino», la malchance, la fatalité qui s'acharne sur les enfants de la rue. A 10 ans, Mauro a déjà eu des contacts avec des homosexuels. Parfois, il se fait payer pour une passe. Il fume beaucoup et est un habitué des cinémas porno. Lorsqu'il vient au centre de rencontre de Callescuela, on peut observer, comment, la cigarette au bec, plongé dans ses pensées, il joue, avec un petit camion.



Nos images ont été prises par la cinéaste suédoise Marianne Ahrne dans les rues d'Asunciòn. Elles parlent d'elles-mêmes. Pour cette raison nous renonçons ici à les accompagner de légendes.

Lutter jour après jour pour survivre

Le mot de «Callescuela» qui se compose de «calle» la rue et de «escuela», l'école, signifie l'école dans la rue aussi bien que l'école de la rue. Fondée l'année dernière, cette institution ne cherche pas à retirer les enfants des rues. En raison d'une situation économique qui contraint les familles à envoyer leurs enfants dans la rue pour survivre, l'institution préfère suivre les enfants dans leur vie quotidienne et les aider dans leur lutte pour survivre. L'objectif qu'elle poursuit est de leur faire comprendre, ainsi qu'à leur famille, pourquoi ils doivent mener une telle existence, afin que peut-être plus tard ils puissent changer tant soit peu leur destin.

Une vie qui a ses limites

Ceux qui ont déjà eu l'occasion d'observer des enfants de la rue dans les grandes villes du tiers monde, ont constaté

COOPÉRATION INTERNATIONALE

avec surprise, que des enfants de 10 à 12 ans, voire de 8 ans déjà, mènent leur travail et leur vie avec une assurance étonnante. De prime abord, ils ressemblent à de petits adultes, qui apparemment évoluent à l'aise et savent se défendre dans toutes les situations. Cette indépendance et cette confiance en soi à la limite de l'arrogance, avec lesquelles ils évoluent dans leur milieu, ils les ont acquises à force de lutter quotidiennement pour leur survie. Quel travail rapporte davantage d'argent? A quel coin de rue gagne-t-on plus et à quelle heure de la journée? Avec qui est-il possible de collaborer et qui doit-on écarter de son chemin? Est-il préférable de travailler indépendant ou sous les ordres d'un patron? Qui traite bien ou mal ses employés? Où peut-on passer la nuit, dans quelle entrée de maison? Comment disparaître lorsque la police surgit? Quand et où peut-on manger quelque chose de bon et, si possible, pas cher? Où est-il possible de voler sans risque?

Ce sont ces interrogations quotidiennes qui apprennent aux enfants des rues à se mouvoir dans leur propre réalité, étroite et limitée, et à s'y faire une place. Ce qu'ils y apprennent cependant leur ferme l'accès à une réalité différente et meilleure. Ils sont prisonniers de cette situation. Même si l'occasion leur était donnée de changer de vie, ils n'iraient pas très loin; car dans leur situation actuelle, ils doivent voler pour survivre, l'amitié et la solidarité sont dangereuses, parce qu'on y ouvre un peu de sa carapace et qu'on se retrouve ainsi sans défense dans un monde agressif et qui tire profit de tout. Dans leur univers, «partager» et «aider son prochain» vous fait souffrir personnellement de la faim. Ils ne peuvent se permettre de faire confiance, d'être accommodant, de rêver. Etre persécuté, battu ou avoir des problèmes avec la police en serait la conséquence immédiate.

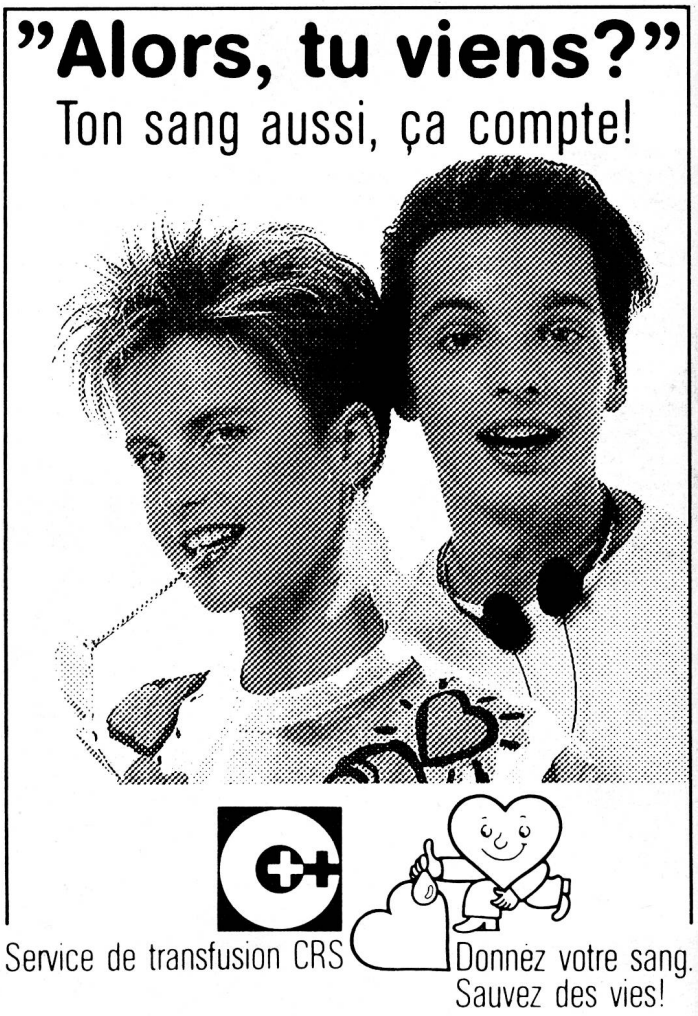
Une ouverture possible

Callescuela intervient directement dans la rue. Elle va chercher les enfants sur leur lieu de travail et leur offre une aide concrète pour résoudre leurs problèmes quotidiens. Elle les aide par exemple à acquérir une carte d'identité qui les protège de l'arbitraire policier. Elle essaye également d'enseigner aux enfants la manière de mettre à profit leur propre expérience pour résoudre les problèmes, petits et grands. Elle aborde dans des petits groupes certains thèmes de discussion, le travail, l'argent, les expériences lors d'arrestations, les maladies contractées et la solidarité entre enfants de la rue. Enfin, à l'occasion de ces prises de contact, elle essaie, par le biais d'activités communes, de développer chez les enfants un sens communautaire.

Au début, il y a quelques années, ce travail avec les enfants des rues était plutôt acceiulli avec une certaine réserve. Aujourd'hui, Callescuela emploie huit collaborateurs. Quatre d'entre eux ont écrit un ouvrage sur la situation des enfants des rues «En la calle-Menores trabadores de la calle en Asunciòn». Les auteurs en sont Basilica Espinola, Benno Glauser, Rosa Maria Ortiz et Susana de Carrizosca. Ce livre, rédigé en espagnol, peut être obtenu pour le prix de 17 fr. auprès de A. Glauser, Bluemlisalpstrasse 23, 3601 Thun. Il a retenu l'attention non seulement au Paraguay mais aussi à l'étranger, que se soit auprès de l'Unicef ou de nombreuses associations d'entraide privées en Amérique latine et en Europe. La Croix-Rouge suisse apporte son soutien à Callescuela depuis 1985. □

Manufacture de plumes et duvets Bâle SA
4013 Bâle ☎ **061 57 17 77**

Oreillers
Duvets
Oreillers de santé
Le tout également lavable

depuis 1881

Balette